

terreur contre l'opposition révolutionnaire, le fascisme aurait-il pu étendre son lin-
ceul ?

Il y a un hiatus terrible dans la structure idéologique du mouvement socialiste international. Il n'existe pas encore de véritable correctif pour régler les rapports entre les dirigeants et la masse.

Avec ou sans auréole des dons du Saint-Esprit, les dirigeants dans le mouvement socialiste révolutionnaire apparaissent comme des sauveteurs (ce phénomène psychologique que le professeur Max Weber a si justement défini et analysé). Le parti se construit de telle manière que le chef forme avec ses partisans une amicrocratie (1).

Les problèmes des rapports entre chefs et masses et de la position morale des masses dans le parti a une importance fondamentale pour la préparation de la révolution et comme correctif aux extravagances possibles du pouvoir au lendemain de la révolution. L'éducation socialiste révolutionnaire des ouvriers doit aussi bien porter sur l'individu que sur la communauté. C'est une nécessité parce qu'un des buts culturels que doit se proposer la révolution communiste, c'est de faire de l'individualisme le plus marqué, la meilleure force du communisme, le communisme le plus authentique devant permettre la réalisation et le déploiement le plus complet de l'individualité de l'homme.

Toute l'histoire des classes et de la lutte des classes, celle qui englobe l'« âge d'or de la barbarie » ou l'époque du communisme préhistorique (qui fut le communisme d'avant l'époque de la division du travail et de son problème de la consommation), fut dominé politiquement par ce problème des rapports entre le chef et les masses. Le guérisseur, le héros militaire, le prophète, le sorcier, les Césars (chefs, dieux, représentants du ciel), Napoléon, Garibaldi, Mazzini, Mussolini, Lénine, Trotsky (nous ne parlons pas des Bebel, Liebknecht, etc.) sont autant d'étapes de cette lutte. Kautsky, dans son ouvrage contre le prof. Max Weber « Historische Materialismus » a essayé de résoudre cette question à l'aide d'un poncif. Mais elle ne peut recevoir sa solution que dans les discussions dans l'Internationale et dans les partis, discussions auxquelles doivent être conviées les masses ouvrières (2). L'amère expérience de l'histoire ne permet plus aucune tolérance vis-à-vis des « chefs ». Notre devise est : ni dieu, ni maître.

Nous n'entendons pas versé par là dans un anarchisme social ou politique, mais nous défendons un socialisme libertaire. Dans la période qui vient de s'ouvrir et où le mouvement ouvrier international est repoussé sur la défensive (on peut opposer à cette perspective une politique du coup de gueule, mais les facteurs politiques ne font pas même de se plier à ce révolutionnarisme buccal) une nouvelle orientation idéologique est nécessaire. Il n'est guère utile de sortir d'un marais politique pour rentrer dans un autre (3).

(1) Le professeur Robert Michels donna, dès avant la guerre, une image psychologique des partis socialistes en Europe, dans son ouvrage richement documenté « Zur Sozialologie des Parteiwesens ». L'exemple du parti-mère allemand devait donner, dans sa dégénérescence, une confirmation éclatante de sa démonstration.

(2) Nous nous abstenons d'apporter ici des exemples frappants de tartuferie dont se sont rendus coupables des héros de cette IVe Internationale.

(3) Nous avons sous les yeux un projet de déclaration de principe de la section néerlandaise de la IVe Internationale. Ce projet devant servir de base à la section fusionnée de Hollande contient tous les caractères d'une confusion théorique, politique, morale et organique. Le connaisseur y trouvera la confirmation de l'assertion du collaborateur de « Bilan » qui écrivait dans le n° 1 (page 27) que contrairement à ce que prétendait Trotsky, les gauches socialistes n'évoluaient pas vers le communisme, mais au contraire évoluaient vers la social-démocratie. Ce qui importe dans de tels projets, ce ne sont pas les paroles ou les termes employés, mais bien les déterminations idéologiques qu'ils abritent et dissimulent. Tous les partis social-démocrates débutèrent sous le couvert d'une terminologie radicale, révolutionnaire. Qu'on relise encore maintenant la littérature des socialistes émigrés d'Allemagne, on croirait avoir affaire à d'authentiques révolutionnaires.

Le problème des chefs, le problème de l'organisation du parti et de l'Internationale révolutionnaire, le problème de la dictature du parti ou de la classe sont des questions qui méritent d'être mises en discussion dans le mouvement ouvrier international. Marx a écrit que la majorité des hommes entraînent dans de nouvelles conditions politiques et sociales, sans en être conscient, et que lorsqu'ils commencent à prendre conscience de ce changement, très probablement alors s'ébauchent déjà les premiers éléments d'un nouvel ordre politique et social. C'est ce qui se produit aussi pour les ouvriers dans les partis. Ils entrent dans les partis sans en connaître la structure et sans pouvoir les soutenir et par leur conscience et par leur caractère.

Il n'y a qu'un seul correctif qui y puisse apporter un certain équilibre au parti, tant nationalement qu'internationalement, c'est le **droit à la formation de fractions au sein de cette organisation**. C'est le correctif organique pour une authentique association du prolétariat international. Ceux qui s'y refusent, ne veulent pas une association internationale des ouvriers révolutionnaires, mais seulement un parti, un groupe de dirigeants avec une bureaucratie de parti, où on discourera peut être à perte de vue sur le droit de critique et l'initiative de la base, mais où dans la pratique toute critique sera considérée comme un crime de lèse-majesté. Rappelons encore ici une remarque psychologique très profonde de Marx : « L'homme est souvent le contraire de ce qu'il se croit être ». Les chefs — mêmes les plus grands, même Lénine et Trotsky (et nous croyons ne pas nous être rendu coupable d'impunité) — dès qu'ils se sont forgés une opinion, peuvent déclarer souffrir la critique, dans la pratique 99,9 p. c. de leurs actes prouvent le contraire.

DICTATURE — PARTI — CLASSE

Toute dictature est basée sur un élément de pouvoir oligarchique dont le dictateur est le sommet exécutant ou distribuant les tâches. A vrai dire l'histoire des hommes n'est faite que de dictateurs et d'oligarchies (qui n'est que la forme plurielle des dictateurs). Les démocraties n'étaient autre chose qu'une forme de dictature et d'oligarchie. En réalité, c'est une « contradiction in adjecto » que de parler de « dictature démocratique » de « dictature du prolétariat ». Celui qui l'ignorerait trouvera dans l'image russe un exemple édifiant.

Les intérêts sociologiques des masses ne peuvent être servis par une dictature (personnelle ou oligarchique). Comme norme de structure politique, elle recèle des tendances dangereuses. Même si elle est exercée par les plus grands parmi les hommes (c'est-à-dire ceux dont le caractère peut être le moins contaminé) elle crée pour ceux qui l'exercent les possibilités de l'arbitraire et de la volupté du pouvoir. Théoriquement, le principe de la dictature est à regretter. Marx a parlé de dictature comme la **structure politique possible du prolétariat** durant la période transitoire qui sépare une formation sociale d'une autre. Marx n'a pu parler de ces choses qu'abstraitement, sans pouvoir indiquer concrètement comment il s'imaginait cette dictature du prolétariat. Très probablement aura-t-il pensé à une dictature élue par la masse du peuple (démocratie) et travaillant sous son contrôle. Mais il n'a pu donner aucune caractéristique de cet ordre de choses (1).

Une réelle dictature, c'est-à-dire existant dans la réalité, travaillant sous le contrôle permanent des masses, nous paraît une fantasmagorie politique. Dès lors il faut se demander quels sont les éléments de force des travailleurs qui peuvent être utilisés comme correctif et comme préventif à l'altération possible que la dictature pourrait faire subir à la politique de défense des intérêts de la masse. ... ? ... ?

Trotsky a écrit à ce propos un mot très juste : « La résolution de mener une » attaque jusqu'au bout, la capacité de reconnaître à temps une défaite, ce sont » les deux aspects inséparables d'une stratégie arrivée à pleine maturité. Un » tel accouplement se rencontre rarement. Il n'y a eu dans l'histoire de pire défaite » de la révolution que celles où au moins une partie des dirigeants tentèrent, en

(1) Il est vrai que Engels écrivit : « Lorsque la bourgeoisie nous demande quel aspect cette dictature revêtira, renvoyons-la à l'exemple de la Commune. Mais cette réponse nous paraît quelque peu simpliste. »